

http://cinemateur01.com

Cinémateur

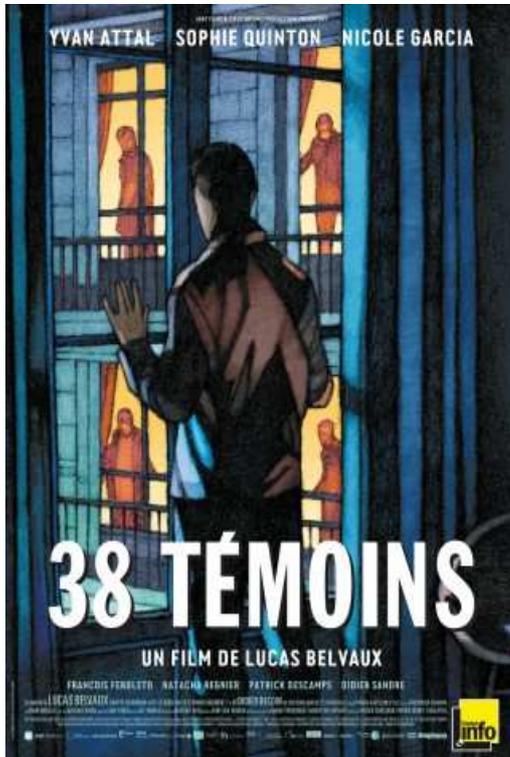
Fiche n° 994

38 TEMOINS

Du 25 AVRIL AU 07 MAI 2012

De Lucas BELVAUX,

avec Yvan Attal, Sophie Quinton, Nicole Garcia.



Alors qu'elle rentre d'un voyage professionnel en Chine, Louise découvre que sa rue a été le théâtre d'un crime. Aucun témoin, tout le monde dormait. Paraît-il. Pierre, son mari, travaillait. Il était en mer. Paraît-il... La police enquête, la presse aussi. Jusqu'à cette nuit où Louise rêve. Elle rêve que Pierre lui parle dans son sommeil. Qu'il lui parle longuement. Lui qui, d'habitude, parle si peu.

Adapté du roman de Didier Decoin *Est-ce ainsi que les femmes meurent ?*

publié aux éditions Grasset et Fasquelle

"38 témoins" : enquête sur un silence assassin

Le Havre, encore. Après Mathieu Amalric (*Tournée*, 2010), Rebecca Zlotowski (*Belle épine*, 2010), Aki Kaurismäki (*Le Havre*, 2011), Dominique Abel, Bruno Romy et Fiona Gordon (*La Fée*, 2011), c'est le réalisateur belge Lucas Belvaux qui s'y colle. Un Belvaux glaçant, qui métallise la cinégénie de la ville dans ce qui se donne, à première vue, comme un polar rectiligne, incisif, raide comme la mort.

Première séquence, jour. Un gigantesque porte-conteneur, baptisé *Andromède*, cingle vers le port. Flancs noirs du navire fendant les flots, vue générale du Havre qui se détache dans le bleu du ciel. Sifflement du vent, fracas des vagues, musique électronique, concrète, lancinante, signée du violoncelliste anversoïse Arne Van Dongen. Cela ressemble à une version postindustrielle du prologue symboliste de *Shutter Island* (2010), de Martin Scorsese. Le crime et l'abjection sont bel et bien au programme.

Séquence suivante, nuit. Un cadavre informe baignant dans son sang, dans un hall d'immeuble. Une avenue déserte, ensevelie par le sommeil, qui se transforme en scène de crime. Gyrophares bleus des voitures de police immobiles dans l'obscurité, groupes d'hommes oeuvrant silencieusement à l'évacuation du cadavre. La scène, distanciée, tire vers le tableau hyperréaliste. Au matin, l'enquête commence. Coups de sonnettes des policiers, portes qui s'ouvrent sur des visages fermés. En gros, personne n'a rien vu, tout le monde dormait. La mise en scène distille en même temps les premières informations, introduit les principaux personnages.

La victime est une jeune fille, poignardée de sang-froid, à plusieurs reprises, et qui s'est traînée depuis la rue jusqu'à l'intérieur de son immeuble, où son exécuteur l'a achevée. L'action se focalise sur quelques figures. Pierre (Yvan Attal), pilote au port, qui prétend avoir été absent cette nuit-là, mais qu'on a vu ne pas ouvrir la porte à la police au petit matin. Sa femme, Louise (Sophie Quinton), qui rentre d'un voyage à l'étranger et trouve son mari transfiguré. Sylvie (Nicole Garcia), la journaliste du *Havre libre*, fureteuse et déterminée, qui prospecte dans le quartier dans son manteau de cuir noir, et s'intéresse de près au couple.

Suspect idéal, Pierre nous entraîne pendant un certain temps sur la piste d'un polar classique. Suffisamment longtemps pour qu'on commence à s'irriter de l'usage contemplatif qu'en fait Lucas Belvaux : plans récurrents du lieu du crime où fleurs et bougies rendent hommage à la victime, apparitions surréelles d'un homme à sa fenêtre qui scrute l'appartement de Pierre et Louise, vues fréquentes de l'activité portuaire, où le ballet des éleveurs et des marchandises consacre un espace apparemment déserté par l'homme. Mais où cela mène-t-il ?

A ce moment où l'inquiétude morale se superpose, insensiblement, à l'intrigue policière. Lorsque Pierre, revêtu de l'uniforme de la marine marchande, prend enfin la décision de dire à la police qu'il a entendu - comme tous les autres qui se sont tus par peur ou par lâcheté - les cris atroces de la jeune femme, qui résonnent encore dans ses insomnies. Ce qui s'ouvre à compter de cet instant, ce n'est pas seulement une enquête relancée à nouveaux frais, c'est la solitude d'un homme confronté aux conséquences violentes d'un aveu qui

a rompu le pacte du silence. Le procureur, garant de l'ordre public, le formule clairement : "Un témoin qui se tait, c'est un salaud. Trente-huit, c'est M. Tout-le-Monde. Je ne poursuivrai pas."

Ainsi, le film se rassemble soudain, prend tout son sens. Ce qu'il cherchait n'est pas tant le criminel que ce qui a rendu le crime possible. Sa froideur clinique, son espace théâtralisé, la trivialité de ses personnages composent un tableau discrètement horrifique qui désigne la nature sacrificielle du contrat social. Un tableau dont le cadre - une ville reconstruite sur les décombres de la seconde guerre mondiale - charrie le fantôme, increvable, de la banalité du mal.

Revient alors en mémoire le nom du bateau qui sillonne la séquence d'ouverture. *Andromède*, c'est la beauté nue que les dieux veulent voir sacrifier, et que sauvera Persée, qui vient de vaincre la Gorgone Méduse, celle-là même qu'on ne peut voir en face sans être transformé en pierre. Giorgio Agamben, philosophe italien, relie justement la question du témoignage à celle de la Gorgone : "Qu'au fond de l'humain il n'y ait rien d'autre qu'une impossibilité de voir - voilà la Gorgone, dont la vision a transformé l'homme en non-homme. Mais que précisément cette inhumaine impossibilité de voir soit ce qui appelle et interpelle l'humain, l'apostrophe à laquelle l'homme ne peut se dérober - voilà le témoignage et il n'est rien d'autre" (*Ce qui reste d'Auschwitz*, Payot, 1999).

Considérez après cela la magnifique séquence finale du film, qui fait de la reconstitution symbolique du crime, dirigée à distance par Pierre/Persée, la parabole d'une mise en scène de cinéma qui ne se déroberait pas. Une certaine idée de l'art tient ici, qui vaut pour aujourd'hui aussi bien que pour hier, et qu'on pourrait définir comme un humanisme de combat. Elle fait réaliser à Lucas Belvaux

Jacques Mandelbaum – Le Monde.

Marianne : Comme dans Rapt, vous vous inspirez d'un fait divers. Comment présenteriez-vous votre film : un drame, une parabole ?

Lucas Belvaux : C'est un conte philosophique. Un film qui pose des questions et n'apporte pas forcément de réponses. Je me suis inspiré de l'histoire de Kitty Genovese, violée et assassinée en pleine rue, en 1964, dans le Queens, à New York. Alors que ses cris ont attiré l'attention de 38 témoins des immeubles voisins, personne ne lui est venu en aide ou n'a prévenu les secours. Le problème est de savoir comment la société gère et digère une affaire comme celle-là. Est-ce de la lâcheté, de l'indifférence ? Je n'ai aucune clé. Ce qui me fascine, c'est l'attitude de la société américaine. Il n'y a pas chez les Américains de notion de non-assistance à personne en danger. Les témoins n'ont donc jamais été jugés. Le flic qui enquêtait était horrifié. Il est allé voir un journaliste pour rendre cette histoire publique et tenter de susciter une sorte d'opprobre national. Cela n'a pas suffi. L'affaire a eu deux conséquences, la création du 911 [le numéro d'urgence aux Etats-Unis] et de nombreuses études sociologiques qui sont parvenues à la conclusion suivante : face à une agression, plus il y a de témoins, moins il y a de chances que quelqu'un intervienne. Il y a dilution de la responsabilité.

Votre film semble pointer une forme de totalitarisme. Le triomphe d'une certaine indifférence à la vérité...

L.B. : Oui. Ce qui m'horripile, c'est l'expression « je ne veux pas juger, car je ne sais pas ce que j'aurais fait à sa place ». Je pense qu'une société civilisée n'a pas peur du jugement. Juger ne signifie pas condamner (on peut aussi acquitter), c'est une façon d'éviter la vengeance, le lynchage. Une façon de dire le bien et le mal, en dehors de Dieu.

Le cinéma peut-il contribuer à changer notre regard sur les choses ?

L.B. : C'est ce que j'essaie de faire avec ce film. J'essaie de mettre le spectateur en position de témoin. Pas de témoin du meurtre, mais de témoin des témoins, sans pour autant être voyeur. Il est en situation de se poser des questions et d'y répondre. Je ne voulais pas qu'il soit otage des images. C'est pour cela que je ne tenais pas à montrer le meurtre.

Votre film semble pointer une forme de totalitarisme. Le triomphe d'une certaine indifférence à la vérité...

L.B. : Oui. Ce qui m'horripile, c'est l'expression « je ne veux pas juger, car je ne sais pas ce que j'aurais fait à sa place ». Je pense qu'une société civilisée n'a pas peur du jugement. Juger ne signifie pas condamner (on peut aussi acquitter), c'est une façon d'éviter la vengeance, le lynchage. Une façon de dire le bien et le mal, en dehors de Dieu.

Le cinéma peut-il contribuer à changer notre regard sur les choses ?

L.B. : C'est ce que j'essaie de faire avec ce film. J'essaie de mettre le spectateur en position de témoin. Pas de témoin du meurtre, mais de témoin des témoins, sans pour autant être voyeur. Il est en situation de se poser des questions et d'y répondre. Je ne voulais pas qu'il soit otage des images. C'est pour cela que je ne tenais pas à montrer le meurtre.

La question de la responsabilité que vous pointez ici ne renvoie-t-elle pas à l'échéance présidentielle ?

L.B. : Bien sûr que si. Et donc à la démocratie. Il ne suffit pas de voter et de déléguer le pouvoir à quelqu'un qui va faire ce qu'il veut pendant cinq ans. La démocratie, c'est tous les jours. Il faut s'investir et être vigilant. S'indigner ne suffit pas.

Comme les frères Dardenne, filmez-vous la décomposition sociale ?

L.B. : Je ne sais pas si on peut rapprocher nos cinémas. Ils sont davantage dans la problématique de la morale individuelle. Ils sont dans un cinéma de la rédemption, du social, et pas vraiment du politique. Ils sont dans un cinéma très chrétien aussi, là où je suis athée. Il n'y a aucune transcendance dans mon travail. Je fais des films sans Dieu.

Stéphane Charbit – Marianne

DU 2 AU 7 MAI : ne manquez pas : I WISH –

film poétique basé sur une légende urbaine et emmené par des enfants qui...